



Maudite soit la guerre

GWENAËL BULTEAU

**« Gwenaël Bulteau sait jouer
des atmosphères, du suspense
et des rebondissements. Il a l'art
d'immerger ses lecteurs. »**

Michel Abescat, France Inter

Maudite soit la guerre

Du même auteur

La République des faibles

La Manufacture de livres

10/18

Le Grand Soir

La Manufacture de livres

10/18

Malheur aux vaincus

La Manufacture de livres

10/18

Gwenaël Bulteau

Maudite soit la guerre

LA MANUFACTURE DE LIVRES

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-313-7

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

à mes parents, Monique et Joseph,
à mes fils, Erwan et Axel

PROLOGUE

Jeanne s'arrangeait devant le miroir pendant que Maxence, étendu sur le lit, un bras passé derrière la tête, tirait sur une cigarette. Elle lui offrit un dernier baiser, tout en retenue, pour ne pas s'abandonner de nouveau dans ses bras, puis se retrouva dans le jour finissant. Depuis la chute brutale des températures, les magasins fermaient à cinq heures et l'éclairage public était interdit afin d'économiser le gaz et l'électricité, mais aussi pour égarer les aéronefs ennemis. On parlait de zeppelins et de bombes au phosphore nés de la cruelle ingénierie allemande.

Elle avançait à l'aveuglette, se guidant grâce aux traits de lumière qui traversaient les fentes des volets. Pour les derniers mètres, dans le bloc obscur de la nuit, elle appuya sa main contre le mur dont elle connaissait les aspérités par cœur. Elle frappa deux petits coups à la porte de la maison, comme à son habitude, alors se succédèrent des pas et le bruit du verrou.

Sa mère lui jeta un rapide coup d'œil, mais de sa part, Jeanne le savait, c'était suffisant pour remarquer les détails

qui clochaient : les mèches mal mises, les yeux brillants, les cernes de l'amour. Seulement, l'état de sa fille n'était pas la priorité d'Yvonne Guynemer.

– Ton père a trouvé un copain, souffla-t-elle.

Nouvelle qui n'avait pas l'air de la ravir. Un copain ? Que voulait-elle dire ? Un vieil ami ? Un camarade de la communale ? Qui avait-il pu rencontrer pendant sa permission ? Elle loucha sur son père en pleine conversation avec un inconnu se réchauffant les mains au-dessus du poêle.

– Il l'a ramassé dans la rue et lui a promis le gîte et le souper, sous prétexte qu'il se bat dans les tranchées lui aussi.

Sa mère était contrariée. Cela se voyait à sa bouche plissée dont les coins s'incurvaient et son regard par en dessous. Jean-Jo était tendu depuis son retour. La guerre l'avait changé. Parler avec lui s'avérait difficile. Il alternait des phases de mutisme avec une volubilité soudaine et ne supportait pas la moindre contradiction, à ses yeux une insulte au soldat qu'il était. Il passait de longues heures à glorifier le combat. Les Allemands devaient crever, c'était un fait entendu, mais au-delà de cet objectif, les soldats français se battaient pour les valeurs de la civilisation : la foi, la dévotion et l'honneur. Qu'importait alors de patauger dans la boue et la mort ? Il comprenait que ce fût difficile à saisir pour l'arrière, parce que les Parisiens avaient la belle vie loin du feu.

Quand il avait débarqué pour sa permission, avec sa capote bleue sur les épaules, sa femme et ses enfants avaient eu mal au cœur en le voyant. Ce n'était pas le Jean-Jo qu'ils connaissaient. Amaigri, les joues creuses, les

yeux éteints, il avait pris dix ans. Jeanne savait maintenant à quoi il ressemblerait sur son lit de mort. À la maison, le premier soir, il avait réclamé son régime habituel, une soupe de légumes épaissie au lard. Rien de plus. Il ne fallait pas faire de frais pour lui.

– Pourquoi ne travailles-tu plus à l'hôpital ? avait-il reproché à sa fille.

– C'était du bénévolat tandis que la couture me rapporte un salaire et, à l'atelier, on tricote des lainages pour la zone de front.

Un argument qu'il pouvait comprendre, mais le soutien des soldats restait primordial à ses yeux. Jeanne préféra garder secrète la véritable raison de son choix. Elle avait décroché un rôle dans une pièce patriotique qui se jouait dans un théâtre de quartier et les représentations allaient bientôt commencer. Dans ce genre de pièce, les soldats en goguette, qui fournissaient le gros des spectateurs, applaudissaient avec entrain mais Jeanne savait que leur enthousiasme portait autant sur les formes de l'actrice que sur son talent. Cela faisait partie du jeu, tout comme d'être payée des clopinettes, mais son père n'avait pas besoin de connaître cette situation qu'il aurait réprouvée. À ses yeux, les actrices étaient des femmes légères, pour dire les choses poliment.

– Jeanne ! Jeanne ! crièrent de petites voix pointues.

Les jumeaux, ravis de retrouver leur sœur, sautèrent à son cou. L'un d'entre eux avait une joue écarlate, la marque d'une taloche. Jeanne se souvenait des roustes d'autrefois : son père tapait fort et les gifles faisaient autant d'effet qu'une porte en pleine figure.

Avançant dans le salon, elle lança un bonsoir discret aux hommes. L'invité surprise avait un visage long, des yeux fureteurs, curieux et inquiets à la fois. Il s'inclina en voyant Jeanne et se présenta d'une voix cassée, serrant gauchement la main qu'elle lui tendit. Elle n'avait qu'une envie, se réfugier dans un endroit de la maison où elle serait seule, pour se remémorer les étreintes de l'après-midi, mais elle devait prendre son mal en patience. Son père ne supporterait pas qu'elle fasse injure à son invité.

Les hommes voulurent s'en griller une. Le soldat sortit son paquet de tabac mais le père de Jeanne l'arrêta.

– On n'invite pas un copain pour le laisser fumer du gris. Goûte-moi ça, plutôt.

L'homme roula une cigarette et rendit le paquet à Jean-Jo qui gratta une allumette, une seule pour deux clopes et regarda se consumer la tige noircie et fumante avant de l'écraser du talon. Ce qui lui plaisait, à cet instant, c'était de fumer sans que cela porte à conséquence. Dans les tranchées, le moindre détail pouvait vous tuer. Son comparse approuva. À son tour, il raconta sa guerre, la même que tout le monde, les trous dans lesquels il s'abritait, le sifflement des obus, les camarades tombés au combat. Pourquoi était-il épargné, lui, mystère ! Jean-Jo désigna le ciel.

– La protection divine.

Le soldat n'avait pas l'air convaincu, mais il n'allait pas contredire l'homme qui lui ouvrait la porte de sa maison. Jeanne retourna près de sa mère.

– C'est l'uniforme de papa ? demanda-t-elle, en désignant le vêtement sous le fer.

– Non, il appartient à son nouvel ami. Ton père m’a demandé de m’en occuper.

Elle s’appliquait, soucieuse de lisser impeccablement le tissu.

– Quelle sale journée ! Dès son réveil, il n’était pas à prendre avec des pincettes. Il disputait les jumeaux qui couraient autour de lui. Pour les calmer, il les a mis à l’exercice. Toute la matinée, les petits ont couru d’un bout à l’autre de la rue en portant des poids en fonte, ceux qu’on utilise pour la balance. En allant chercher de l’eau, l’un d’eux a renversé la cruche. Ton père lui a flanqué une sacrée gifle. J’ai eu le malheur de lui dire de se calmer et il m’a demandé si j’en voulais une, moi aussi, puis il est sorti de la maison en claquant la porte. Je lui ai couru après. Les gens nous regardaient de leurs fenêtres. J’avais honte.

Jeanne étreignit sa mère, regardant avec des yeux d’adulte cette petite bonne femme au dos courbé et aux doigts abîmés par le travail.

– Ça ira mieux quand la guerre sera finie, lui dit-elle, sans conviction.

– Il était dépité de voir la queue devant la pâtisserie, dépité à l’idée que les Parisiens se gointraient pendant que, sur le front, les soldats crevaient comme des bêtes. Noël est passé mais les décorations ornent encore les vitrines. À ses yeux, Paris n’en finit pas de faire la fête et il me regardait comme si j’étais responsable de la situation ! Ensuite, il a vu des blessés de guerre. Ça l’a mis dans tous ses états, à tel point qu’il a oublié son parapluie dans le bus. Il voulait donner une pièce à chacun et il s’est vite retrouvé sans un sou.

Jeanne avait déjà remarqué son saisissement à la vue des infirmes. Sur le front, son père voyait des morts et des blessés évacués en urgence, jamais les corps tronqués avec lesquels ses camarades apprenaient à vivre.

– Puis il a commencé à discuter avec ce soldat égaré. En comprenant qu’il n’avait pas d’endroit où dormir, ton père l’a invité à la maison.

Yvonne était décontenancée par la bonté soudaine de son mari. Avant la guerre, il n’aurait pas fait preuve d’une telle charité.

– Prépare la table, souffla-t-elle à sa fille. Tu le connais. L’heure, c’est l’heure.

Jeanne mit le couvert pendant que sa mère terminait le ragoût, puis elle disposa le pain et la charcuterie. C’était fête. La famille au complet autour de la table sans oublier la place du pauvre.

– C’est prêt, les hommes ! annonça-t-elle avec un sourire de vendeuse de grand magasin.

Jean-Jo invita son nouvel ami à s’asseoir à ses côtés. La mère et la fille en face d’eux et les jumeaux à leur place habituelle. Le repas débuta par la prière. Puis, le père fit la croix sur le pain. Le ragoût embaumait la maison. Le soldat savourait son plat avec ostentation, portant ses doigts en bouquet à sa bouche et les ouvrant d’un coup. Ça le changeait des boîtes de singe. Il trinquait avec Jean-Jo qui le servait généreusement. Un coup à boire, ça ne se refusait pas. La mère rapporta le brie. Ensuite, ils prirent le café. C’était ce qui leur manquait le plus, sur le front, du vrai caoua. Le soldat trouvait celui-ci merveilleux. Jeanne se dit qu’il n’était pas difficile, ou égayé par le vin,

parce qu'en guise de café, on ne trouvait que de l'orge brûlée dont les petites enveloppes collaient aux dents.

Une fois les hommes retournés auprès du poêle, Jeanne débarrassa la table tandis que sa mère faisait la vaisselle, se livrant à sa tâche avec l'efficacité d'une ouvrière, répétant les mêmes gestes, mécaniquement, sans perdre une minute à penser. Les yeux de Jeanne allaient des mains abîmées de sa mère au pli amer de sa bouche. Elle ne voulait pas devenir ainsi, malheureuse et fourbue, alors qu'elle rêvait d'une autre vie, pleine de lumière et d'amour. Mais elle gardait ce souhait pour elle ; les temps n'étaient pas à la frivolité.

Derrière elle, les deux hommes parlaient de la guerre, leur unique sujet de conversation au cours de la soirée, en cachant le bout rougeoyant de leur cigarette dans le creux de leur paume. Elle comprenait, à leur façon d'être, qu'ils se trouvaient encore dans la zone militaire. La permission ne changeait rien. La guerre ne les avait pas quittés lorsqu'ils s'étaient éloignés du front. Jean-Jo se livrait à voix basse, racontant des choses qu'il n'avait jamais avouées à sa famille : les morts pourrissant dans les barbelés ; les soldats exécutés parce qu'ils avaient refusé de donner l'assaut ; les prisonniers allemands dont on ne savait que faire et qu'on traitait pire que des nègres, un juste retour des choses, étant donné la façon dont ils se comportaient avec les populations civiles dans les zones occupées. Discutant comme des soldats de faction, les deux hommes étaient partis pour veiller une bonne moitié de la nuit. À un moment, Jean-Jo lâcha qu'il nettoyait les tranchées. Il y eut un silence. Le soldat avait l'air

géné. Il changea de sujet, préférant évoquer les exploits des camarades qui ramenaient les blessés au péril de leur vie.

– Ce serait absurde d’aller sous le feu pour gagner une breloque, approuva Jean-Jo. Si un gars est touché, on fait ce qu’on peut pour lui venir en aide. Sinon, on n’arriverait pas à se regarder dans une glace. Je veux qu’on se souvienne de moi comme d’un homme d’honneur. Qu’on m’appelle bonhomme, ou brave type, ça ne me pose aucun problème, mais je refuse qu’on me traite de poilu. Je ne suis pas un animal. Ce mot est banni de ma maison. Si je tenais celui qui a inventé ce terme, je te jure que je lui casserais la gueule.

– Je comprends.

– Les gens de l’arrière me dégoûtent. Je vais te donner un conseil : si tu peux, évite de porter ton uniforme en ville, enfile plutôt une tenue de civil. Les gens parleront librement devant toi, tu entendras ce qu’ils pensent vraiment, et les flics ne te contrôleront pas dix fois par jour.

– Ils cherchent des déserteurs ?

– À leurs yeux, chaque soldat est un traître en puissance. C’est un comble alors que les embusqués se planquent partout, dans les usines comme dans les ministères. Il faut être bien fait pour supporter cette injustice.

– À quoi tu te raccroches ? Qu’est-ce qui te fait tenir le coup ?

Jean-Jo alluma une nouvelle cigarette.

– Je vais te raconter quelque chose. C’est la première fois que j’en parle.

Jeanne tendit l'oreille.

– Au cours d'un assaut, une explosion m'a couché par terre. J'étais pris dans un trou d'obus et les blessés hurlaient autour de moi. Ils essayaient de se relever sans y parvenir. J'entendais le bruit des avions, mais j'avais beau lever les yeux vers le ciel, je ne les voyais pas. Au bout d'un moment, j'ai compris que le bourdonnement venait de mes oreilles. Mon esprit tanguait. J'étais sur le point de perdre la raison.

Le visage empli de gravité, il tira une longue bouffée sur sa cigarette.

– L'idée d'en finir m'a traversé l'esprit. Il suffisait de me lever et de courir vers les Allemands en braillant. Mais j'ai senti une présence, même s'il n'y avait personne autour de moi. C'était Thérèse de Lisieux, la petite sœur des soldats. Elle m'a retenu. J'ai compris que je ne craignais plus rien car elle nous guiderait jusqu'à la victoire.

– Elle t'a parlé ?

– Non, elle ne m'est pas apparue, mais j'éprouvais une sensation puissante à l'arrière du crâne. Elle était avec moi, en moi, mais sur un autre plan. J'ai du mal à trouver les mots pour partager mon expérience.

Le soldat hocha longuement la tête. Il connaissait sœur Thérèse, lui aussi, grâce aux livres qui circulaient dans les tranchées. La troupe s'était approprié la figure de la jeune carmélite morte près de vingt ans auparavant. Les soldats se reconnaissaient dans ses valeurs, telles que la famille, la constance et le devoir de souffrir. Et quand elle parlait de sa vocation de sainte, cela ressemblait de

manière troublante à leur destin de soldat. Ils se sentaient aussi minuscules qu'elle.

Le lendemain, les deux hommes décidèrent de sortir en ville. Jean-Jo voulait passer aux objets trouvés pour récupérer son parapluie. Son camarade se tenait prêt, dans son uniforme repassé de frais.

En voyant s'éloigner la silhouette massive de son père, Jeanne se sentit soulagée. Elle se rendit au théâtre où elle répéta sa pièce. Le directeur de la troupe se montra collant avec elle, lui parlant d'une voix sucrée et s'appliquant à la frôler autant que possible. Elle était embarrassée car elle ne voulait pas mal le disposer à son égard. À la fin de la répétition, elle rentra vite à la maison. Les hommes étaient déjà revenus. Ils buvaient sec en ressassant leurs rancœurs, se plaignant des commerces tenus par des hommes en âge de se battre. Ils voyaient des embusqués partout, des traîtres, des déserteurs. Aux objets trouvés, Jean-Jo était tombé sur un guichetier d'à peine trente ans qui l'avait regardé comme une bête curieuse. Il venait beaucoup trop tôt, lui avait on expliqué. Il aurait plus de chance en revenant dans huit jours.

– Où serai-je, dans huit jours, à votre avis ? avait répliqué Jean-Jo.

À la fin du repas, le soldat se leva et frappa son verre avec le dos de sa cuillère.

– Je voudrais porter un toast ! annonça-t-il d'une voix pleine d'assurance.

Ses pommettes rouges et ses yeux brillants montraient qu'il avait bu, même s'il tenait l'alcool, habitué aux rations de deux à trois litres de vin par jour.

– Je voudrais vous remercier de votre gentillesse. En franchissant le seuil de cette maison, je me suis tout de suite senti chez moi. Merci, Jean-Jo, pour ton accueil. Je souhaite m’excuser auprès de vous, Yvonne, du dérangement que je vous cause. Et je veux saluer Jeanne, dont la présence illumine ma permission ! Vous êtes rayonnante, mademoiselle ! Santé !

Grisé par son audace, il adressa un regard appuyé à Jeanne, qui ne savait pas où se mettre. En temps normal, elle l’aurait snobé en détournant les yeux, voire en lui mettant une gifle, ça lui était déjà arrivé. Mais sous son toit, avec la présence de son père, c’était une autre histoire. D’ailleurs, une fois le soldat couché, Jean-Jo l’entreprit :

– C’est un bon gars à qui tu vas laisser un joli souvenir. Il m’a même demandé s’il pouvait t’écrire. Il repart demain et correspondre avec une marraine l’aiderait à tenir le coup. Mais au-delà de sa personne, tu dois comprendre que pour se caser, il n’y a rien de mieux qu’un soldat. Chaque famille doit s’appuyer sur les valeurs de la troupe. Il faut penser à l’avenir de la race. J’ai toujours regretté de ne pas avoir eu plus d’enfants, alors maintenant, mes espoirs de descendance reposent sur toi, car tu es jeune et en pleine santé. Mais l’horloge tourne. C’est le moment de repeupler le pays.

Jeanne acquiesça, ce qu’elle savait très bien faire. Elle n’allait ni parler de Maxence, ni rappeler à son père qu’elle avait à peine vingt ans, ni rétorquer que les jeunes hommes manquaient sur le marché du mariage puisqu’ils étaient partis se faire hacher menu. Les rues grouillaient de vieillards et d’infirmes, n’est-ce pas ? Certains journaux

faisaient l'éloge de femmes admirables qui épousaient des impotents et l'on vantait la pureté de leur amour. Pas étonnant, les filles aussi adoraient se sacrifier. Mais ce n'était pas son cas. Était-ce de l'égoïsme de sa part ? Alors soit, elle était égoïste. Mais elle n'allait pas gâcher sa vie avec un invalide. Tous ces hommes en lambeaux, geignards et larmoyants, lui faisaient horreur.

* * *

Après le départ du soldat, ils allèrent se promener le long des fortifications, ravis de prendre le soleil malgré les températures glaciales. Une fois arrivés dans une étendue herbeuse, le permissionnaire sortit de son sac un lance-pierre qu'il avait fabriqué autrefois avec son père pour tirer les oiseaux. L'arme rudimentaire, faite d'un bois de châtaigner et d'un bout de chambre à air, passa entre les mains des jumeaux qui s'exercèrent à tirer sur des bouteilles en verre. Les conseils pleuvaient : évaluer la distance, ajuster l'inclinaison du bras, tendre le caoutchouc. Sentaient-ils la vibration du tir dans leur corps ? D'une main experte, Jean-Jo fracassa une bouteille. Ses fils rugirent de joie.

– Maintenant, nous allons chasser dans la meilleure place du monde, dit-il en désignant le ciel.

Ils s'assirent sur des pierres et regardèrent passer les nuages. Bientôt, un pigeon traversa l'azur. Jean-Jo le mit en joue et tira en plein dans le mille. L'oiseau, estourbi, tomba en douceur, sa chute ralentie par ses ailes molles, heurtant le sol à quelques encablures de leur position. Les

jumeaux galopèrent pour le récupérer. Il vivait encore, la tête ballottant sur sa gorge, l'œil noir troublé par la douleur. Jean-Jo fouilla dans son plumage sans rien trouver.

– Les boches se servent de pigeons voyageurs pour transporter des messages. Ils vont même jusqu'à les peindre en noir pour nous tromper. Celui-ci ne porte pas de bague, mais nous pourrions le manger.

Il tourna le cou de l'oiseau pour lui briser les vertèbres et le confia à Jeanne qui le saisit avec dégoût. La chasse reprit. Un jumeau repéra un autre pigeon qui volait à faible altitude, avec assurance, certain de sa direction. Il n'y avait pas grand-chose dans le crâne d'un volatile à part une boussole mais cela lui suffisait pour mener sa vie. Le caillou siffla dans les airs et toucha la cible. Jean-Jo sourit sous le regard de ses garçons béats d'admiration. Après un examen minutieux, il s'avéra que ce deuxième oiseau ne faisait pas d'espionnage non plus.

– Achève-le, ordonna Jean-Jo.

Son fils le portait dans le creux de son bras avec précaution, comme on porte un agneau d'un jour, faiblard, tenant à peine sur ses pattes, pour le coller au pis de la mère. En garçon obéissant, il essaya de tordre le cou du pigeon mais il manquait de conviction et n'arrivait pas à l'achever.

– On n'est pas sorti de l'auberge, rigola Jean-Jo.

Le pigeon battait des ailes. Même dans son état pitoyable, il n'allait pas se laisser tuer sans se défendre.

– Je n'y arrive pas !

– Imagine que c'est un boche.

Ça ne l'aidait pas beaucoup. Il avait envie de cajoler l'oiseau, de le rendre à la vie, pas de l'exterminer. En désespoir de cause, poussé par les remarques sarcastiques de son père, le garçon le posa par terre et lui écrasa la tête avec une pierre. L'oiseau n'en finissait pas de trembler, retenant autant que possible ses dernières miettes de vie. Son bourreau, en pleurs, le frappa à plusieurs reprises et se releva en détournant la tête tant son œuvre lui faisait horreur.

– C'est du travail de sagouin, soupira Jean-Jo. Donne-le à ta sœur. Elle nous le fera en sauce.

Jeanne sentit monter en elle une colère noire contre son père à qui restaient trois jours de permission, autant dire une éternité. Elle avait été heureuse de l'accueillir sur le quai de la gare, mais elle se demandait bien pourquoi. C'était toujours le même homme dur et autoritaire, à la différence maintenant, que la guerre l'avait happé. Rien d'autre ne comptait. C'était un sacerdoce. D'ailleurs, que fichait-il à Paris, au lieu de se battre contre les boches ? Il s'était porté volontaire pour le front dès le début, n'est-ce pas ? Alors qu'à son âge, même s'il était toujours sous le coup des obligations militaires, il aurait dû se retrouver dans un régiment de la territoriale, où les risques étaient moindres. Allez, du balai, qu'il y retourne, avec son air obtus et sa dévotion pour sœur Machinchouette de Lisieux ! Elle se mordit les lèvres pour retenir un rire nerveux. Avec son père loin de la maison, elle avait pris des habitudes de liberté. Qu'est-ce qu'il adviendrait de la famille lorsqu'il serait de retour pour de bon ? Elle n'osait pas y penser.

Les derniers jours avant de repartir, Jean-Jo se referma sur lui-même. Le matin, il allait se promener, seul, discutant avec les soldats rencontrés au hasard de ses déambulations. Quand vint le moment de se rendre à la gare, il se sentit mal. Cloîtré dans la chambre, il ne voulait pas qu'on le dérange. Yvonne lui demanda s'il était malade. En ce cas, peut-être pourrait-il repousser son retour ? Il apparut sur le seuil, levant le doigt comme un ivrogne, et lui passa une engueulade. Jamais il n'essaierait de resquiller ! Jamais il ne trahirait les copains !

Ils se dirent adieu sur le parvis. Les jumeaux n'en menaient pas large et, pour la première fois, Jeanne crut lire une émotion dans les yeux de son père, de la tristesse, des regrets dissimulés derrière une bonne humeur factice.

– Pas une larme, mes petits hommes, je vous interdis de pleurer !

La mère lui avait acheté deux paquets de son tabac préféré. Pour la remercier, il lui fit la bise sur les deux joues comme on fait à une vieille tante.

– Je penserai à vous en les fumant.

Il sortit de sa musette son papier de permission et se dirigea vers la gare. Dès qu'il se noya dans la marée de képis rouges, Jeanne se sentit libérée d'un poids. Son père parti au loin, elle pouvait redonner cours à son existence, retrouver Maxence et le théâtre, rire, s'amuser, mener sa vie comme bon lui semblait.

CHAPITRE 1

La concierge avait enfilé tous les pulls, les gilets et les châles dénichés dans son armoire. Une goutte pendait au bout de son nez rougi par le froid et elle dansait d'un pied sur l'autre pour se réchauffer. Comme si la guerre ne suffisait pas au malheur des gens, Paris connaissait l'hiver le plus rigoureux depuis une éternité. Les anciens parlaient de 1885, la dernière fois où la Seine avait charrié des glaçons.

– Monsieur Ménard n'est pas venu régler son terme, expliqua-t-elle au commissaire Soubielle. C'est pour cette raison que je suis montée chez lui. Au début, je me demandais ce qu'il fichait là, immobile, au fond de son fauteuil. Lorsque j'ai compris qu'il était mort, j'ai appelé la police.

– La porte était ouverte ?

– J'ai frappé. Personne n'a répondu. C'était fermé à clé mais j'avais un double, alors je suis entrée pour vérifier s'il logeait toujours ici. On en a vu, des locataires, déménager à la cloche de bois.

Son explication était plausible mais Soubielle la soupçonnait de s'introduire de temps à autre chez les locataires, par indiscretion ou pour faire le compte de leurs possessions. En tombant nez à nez avec un cadavre, elle avait été punie de sa curiosité.

– Vous le connaissiez depuis longtemps ?

– Monsieur Ménard habitait l'immeuble depuis deux mois. Nous parlions surtout du temps qu'il faisait, mais la conversation ne durait jamais avec lui. Il n'était pas bavard.

– Une épouse ? Des enfants ?

– Il vivait seul, mais recevait des visites. Je l'ai vu plusieurs fois traverser la cour en compagnie d'une femme.

– Vous pourriez la reconnaître ?

Elle hésita.

– Je n'ai jamais vu son visage de près. Elle était plutôt petite et marchait d'un pas vif.

– Ménard recevait-il d'autres personnes ?

– Ici, on entre comme dans un moulin. Les gens traversent la cour pour rendre visite aux habitants et de ma loge, je ne vois presque rien. De certains, j'ai repéré les habitudes, mais lui, je n'en ai pas eu le temps. Et puis il faut bien que je m'absente pour faire mon marché. En ce moment, je cours toute la journée pour trouver de quoi vivre.

Comme tout le monde, en ces temps de pénurie. Les prix des aliments explosaient à cause de la spéculation. Le charbon partait en priorité pour les besoins de la guerre. Les femmes que l'on voyait s'agiter partout dans Paris faisaient la queue pendant des heures pour un bout

de viande et celles qui travaillaient se nourrissaient mal parce qu'elles n'avaient pas assez de temps à consacrer au ravitaillement.

– Regardez derrière vous, au premier étage.

Elle désigna deux silhouettes, un homme et une femme, qui les observaient d'une fenêtre.

– Les Vermeyre passent leur temps à faire le guet. Ils en sauront peut-être plus que moi ?

– Merci du conseil. Quand avez-vous vu Ménard pour la dernière fois ?

Elle compta sur ses doigts en marmonnant la semaine à rebours.

– Cinq jours, au moins.

– S'est-il passé quelque chose de particulier ces derniers temps, en lien ou pas avec Ménard ? Des visiteurs inhabituels ? Quelqu'un venu se renseigner sur des chambres à louer ? Du grabuge ?

– Je ne vois pas, dit-elle en secouant la tête, désolée de ne pouvoir aider la police.

– Avez-vous entendu un coup de feu en provenance de l'immeuble ?

– Aucun voisin ne m'a rapporté cette information non plus. Mais, vous savez, des poilus s'amuse parfois à tirer en l'air dans la rue et des voitures passent avec de gros bruits de moteur.

Les soldats avaient l'obligation de laisser leurs armes dans les zones militaires de leur régiment avant de partir en permission, mais ils ne se gênaient pas pour ramener celles prises aux Allemands afin de les exhiber. Il était devenu facile de s'en procurer. À Paris, jamais autant

d'armes n'avaient circulé. En revanche, que personne n'ait entendu le coup de feu étonnait le commissaire. La victime avait été tuée par balle et le bruit du tir avait forcément résonné dans l'immeuble.

Il remercia la concierge et lui demanda de rassembler les documents concernant Ménard. Il passerait les prendre en partant. Elle rentra dans sa loge et se tint un moment derrière la fenêtre pour l'observer. Soubielle remonta l'escalier jusqu'au sixième étage, sous les combles. Il arriva en haut fatigué. Même s'il restait en bonne forme physique pour son âge, les signes du vieillissement se multipliaient : le souffle court, les douleurs articulaires et la bedaine qui prenait de l'ampleur. Le médecin lui avait recommandé de surveiller son alimentation, surtout de ne pas abuser du beurre ni de l'alcool. Il suivait ces conseils de manière consciencieuse, même au bistrot, où il se réfugiait pour écouter les conversations des habitués ou suivre une partie de cartes. Le plus difficile, c'était de résister aux petites douceurs lorsqu'il se retrouvait seul, le soir, chez lui. Il ne s'était jamais remarié depuis la mort de sa femme et la solitude s'était installée à demeure. Il ne voyait plus personne en dehors de son travail et parfois il le regrettait. Maintenant, il avait passé l'âge de se lier d'amitié.

Devant la porte de la victime, un agent tapait des pieds lui aussi, les mains glissées sous les aisselles. En entrant dans la petite chambre, le commissaire retrouva la scène qui avait impressionné la concierge. Le mort, pareil à un mannequin de cire, enfoncé dans un fauteuil. Ses yeux ouverts, de couleur bleue ou grise, sa tache de naissance

de la taille d'une pièce de monnaie sous l'oreille droite. La balle l'avait atteint dans la poitrine, déchirant le manteau couvert de sang. Il avait été tué de face, à bout portant.

L'hésitation de la concierge à reconnaître le mort pour tel s'expliquait par un détail étrange : dans une de ses mains se trouvait une pipe et dans l'autre une boîte d'allumettes, ce qui donnait une illusion de vie. Seulement, personne n'aurait saisi les objets de cette manière, cela ressemblait à une mise en scène. Quelqu'un les lui avait placés dans les mains. Était-ce le tueur ? Pour quelle raison ? Et quel message voulait-il adresser ? En tout cas, le sobriquet de mort à la pipe s'imposait pour désigner la victime.

Même si le froid ralentissait la décomposition, il flottait dans l'air une odeur désagréable, ce qui signifiait un décès remontant à plusieurs jours. En observant l'homme de plus près, Soubielle remarqua une hygiène correcte au niveau du visage mais des mains présentant des traces de graisse et des ongles sales. Le souvenir d'une alliance se dessinait autour de son annulaire gauche, là où la peau était plus claire, mais l'anneau avait disparu. La victime portait des vêtements de qualité médiocre ; forcément, quand on vivait dans ce gourbi, on ne roulait pas sur l'or. La décoration en attestait. À part un cendrier, aucun bibelot, rien, pas même un crucifix sur le mur ; peu d'ustensiles de cuisine, une casserole en fer blanc, une poêle, une fourchette, une cuillère, une serviette de table pliée dans son anneau en bois ; une veste pendue à un cintre, des vêtements posés sur un valet, un pantalon, une paire de pantoufles fatiguées, des sous-vêtements de rechange.

Une chambre en ordre. Les tiroirs de la commode fermés. Pas de saleté, pas de mégot écrasé par terre. Monsieur Ménard avait l'air d'un homme rompu aux tâches ménagères. Soubielle partit à la recherche de documents quelconques, mais les tiroirs étaient vides.

Il n'y avait rien.

Rien de personnel, de familial, d'affectif, rien pour le relier aux gens qu'il aimait. Ni correspondance ni photographies devenues de plus en plus courantes dans les foyers. Cette chambre ressemblait en tout point à une garçonnière, un lieu de passage anonyme, sans lien avec le passé de son locataire.

Personne ne pouvait vivre dans un tel dénuement affectif à part un homme ayant beaucoup à cacher ou alors, tels les réfugiés des régions occupées, que les soldats allemands privaient de leurs papiers, leurs photographies ou leurs lettres, un individu dépossédé de tout. Mais cette hypothèse n'expliquait pas l'absence de documents administratifs plus récents.

Le commissaire fouilla les vêtements, sans trouver quoi que ce soit d'intéressant. Il retourna le matelas, en examina les coutures, rien. Il inspecta les meubles, les déplaça au cas où quelque chose serait caché derrière et dut s'asseoir sur la chaise en face du mort car son cœur s'emballait. Une petite minute pour retrouver un rythme cardiaque normal et réfléchir à la situation. Il ordonnerait de sonder le parquet et les murs pour être sûr de ne rien manquer, mais il était possible que la chambre ait subi un nettoyage en règle afin d'éliminer des preuves. Soubielle essayait d'imaginer la scène mais un détail le gênait :

une fois Ménard abattu, le meurtrier aurait dû songer à s'enfuir et non pas à fouiller la chambre au risque de se faire surprendre.

En bas, la concierge lui tendit le bail que Ménard avait rempli devant elle. À cette occasion, son locataire avait sorti ses papiers auxquels elle avait jeté un œil et tout correspondait. D'après le document, Philippe Ménard était né en 1876, à Orléans. Appartenant à la classe 1896, l'homme faisait encore partie de l'armée territoriale, constituée d'individus envoyés dans la zone militaire, voire sur le front pour les plus malchanceux, ou bien réquisitionnés pour leurs compétences professionnelles.

– Vous savez où il travaillait ?

– Il m'a parlé d'une petite usine liée à l'industrie de l'armement, mais je n'ai pas retenu le nom. La seule certitude, c'est qu'il suivait des horaires réguliers. Tous les jours de la semaine, il partait tôt le matin et rentrait tard le soir.

– Je repasserai demain pour interroger le voisinage.

– Un dimanche, vous aurez plus de chances de trouver les gens chez eux. Je me suis souvenue de quelque chose pendant que vous étiez chez Ménard. Un occupant de l'immeuble a quitté les lieux voici quelques jours. Je n'y ai pas pensé, sur le coup, parce que c'est un homme qui voyage régulièrement.

– Son nom ?

– Il s'appelle Gustave Baudry et habite là depuis des années. Je n'ai jamais eu de souci avec lui.

– Vous vous souvenez de la date exacte de son départ ?

– Attendez. La distribution de charbon dans la cour

de la mairie a eu lieu le lundi 22 janvier, me semble-t-il. Il est parti le lendemain.

– Quand cet homme reviendra, prévenez-moi. Même chose si vous voyez la femme qui venait avec Ménard.

Elle hocha la tête, le visage grave. En quittant la loge, Soubielle aperçut les deux silhouettes, fidèles à leur poste du premier étage, qui ne perdaient pas une miette des événements. Au cours de sa carrière, il avait souvent rencontré ce genre d'individus détestables qui devenaient de précieux auxiliaires de la police.

* * *

Au Quai des Orfèvres, s'activait la foule habituelle. La guerre n'avait pas touché les effectifs de police dont les membres de la réserve d'active et de la territoriale avaient pu conserver leur poste. Seuls les volontaires étaient partis sur le front. Soubielle entra dans le bureau de l'inspecteur Delmas, qui interrogeait un déserteur interpellé à son domicile. Il ne cherchait pas à se cacher et n'avait pas donné d'explication précise à son geste à part qu'il devait se rendre à la fourrière pour récupérer son chien.

– Ce que vous me racontez remonte à quatre semaines. Qu'est-ce que vous avez fait entre-temps ? demanda Delmas. Pourquoi n'avez-vous pas regagné votre régiment ?

– Je ne pouvais pas abandonner cette pauvre bête.

– Vous auriez pu la confier à un membre de votre famille ou à un ami.

L'homme haussa les sourcils, stupéfait par une solution aussi simple, avant de bafouiller qu'il ne savait plus quel

train prendre et craignait de se perdre. En pleine déroute, il implorait le policier de le croire.

– Je n’ai jamais désobéi de ma vie, vous savez ?

De fait, son casier judiciaire était vierge. Delmas renonça à établir un rapport et demanda à deux agents de le conduire à la gare pour le fourrer dans le train. Au début de la guerre, Soubielle s’était demandé ce qu’il aurait fait à la place des jeunes hommes mobilisés. Il n’avait pas eu besoin de réfléchir longtemps. Il serait allé sur le front, en se portant volontaire si besoin, au nom du droit, de la morale et de la patrie. Il n’aurait pas supporté le déshonneur de faillir à son devoir.

– C’est le quatrième cette semaine, commenta l’inspecteur.

La recherche des réfractaires était devenue une des principales activités de la police. Les dossiers de défections militaires s’accumulaient sur les bureaux des commissariats. Ils concernaient des déserteurs qui n’étaient pas revenus de permission ou des portés disparus dont on joignait les familles. Souvent, les épouses jouaient les ignorantes, mais s’avéraient peu crédibles dans leurs explications. Les policiers leur promettaient de repasser, en disant qu’il n’était pas trop tard pour éviter l’accusation de désertion. Parfois, en laissant infuser cette idée, le soldat recherché regagnait son cantonnement. De manière générale, une simple discussion réglait le problème, car la police faisait peur à la population et les sanctions pour contournement du devoir militaire étaient lourdes.

Malgré tout, les commissariats de quartier collectionnaient les uniformes abandonnés qui constituaient

le premier signe d'une désertion. Les patrouilles inspectaient les parcs et les quais de Seine où se réfugiaient les hommes refusant de retourner au front. Curieusement, les Parisiens houspillaient la police quand elle s'en prenait à un soldat, fût-il un déserteur. Il arrivait que des attroupements se forment autour d'un poilu appelant au secours et les policiers, sous la vindicte, renonçaient à son interpellation.

– J'ai besoin de vous pour une enquête criminelle. Le 37, rue Lecourbe, ça vous dit quelque chose, Delmas ? demanda Soubielle.

– Je connais. J'y suis déjà allé plusieurs fois. Un habitant nous envoie régulièrement des lettres de dénonciation. L'une d'entre elles concernait une jeune femme enceinte alors que son mari se battait sur le front. J'ai eu honte de l'interroger.

Les Parisiens pardonnaient beaucoup de choses aux poilus, leur langage grossier, leurs crises de colère, leurs soûleries, mais entre eux, gens de l'arrière, ils se montraient soupçonneux, vachards, prompts à la calomnie, impitoyables. Les accusations pleuvaient, le plus souvent infondées. En temps de guerre, les voisins devenaient des ennemis. Soubielle avait lu la lettre d'une femme accusant sa voisine des pires turpitudes, parce qu'elle recevait une pension de veuve de guerre, alors qu'elle-même, ayant perdu ses trois fils, n'avait droit à rien.

– Une de ces lettres concernait-elle Philippe Ménard, la victime ?

– Je vais vérifier.

Delmas revint avec un dossier. Le délateur s'appelait

Vermeyre. Ses lettres, pétries de haine et de jalousie, tournaient autour de la trahison. Il accusait ses voisins d'être de mauvais Français. Gustave Baudry faisait des voyages suspects. Line Filippetti se livrait au marché noir. La femme Germond recevait des hommes. Ménard ne faisait pas partie du lot. Sans doute n'habitait-il pas l'immeuble depuis assez longtemps.

– Baudry vient de partir en voyage, que sait-on sur lui ?

– Le rapport indique qu'il s'agit d'un vieil homme. À l'époque, il était allé voir sa fille qui venait d'accoucher.

– C'est tout ?

– Le dossier contient seulement les lettres écrites directement au Quai des Orfèvres. Le commissariat du quartier en a reçu également une bonne quantité. Chaque missive entraîne une vérification. Des agents ont rendu visite à tous ces gens. Moi-même, j'ai fait ma part. J'ai rendu visite au plumentif et je lui ai demandé de se calmer.

– S'agirait-il d'un homme habitant au premier étage, dont l'appartement donne sur la cour ?

– Absolument !

– Suivez-moi, Delmas.

Ils prirent le tramway. Une femme les contrôla. Certains hommes ne s'habituèrent pas à cette inversion des rôles et tendaient leur billet d'un air dégoûté en marmonnant des paroles peu amènes. La plupart des contrôleuses riaient pour masquer leur gêne ou rougissaient de se faire traiter ainsi. D'autres aimaient ce pouvoir qu'elles commençaient à tenir entre leurs doigts et leur répondaient vertement. Un passager se montrant irrespectueux, Soubielle se leva

pour lui dire deux mots. L'homme rougit et descendit à l'arrêt suivant.

Au cours du trajet, le commissaire demanda à Delmas des nouvelles de son fils se battant sur le front. L'inspecteur soupira. Chaque matin, il se saisissait de son courrier avec fébrilité, à la recherche d'un pli de l'administration militaire. Les unes après les autres, les familles françaises perdaient des hommes dans la force de l'âge, des pères, des jeunes mariés, des étudiants dont l'avenir s'ouvrait devant eux. Lorsqu'il reconnaissait l'écriture de son fils, Delmas remerciait le Ciel, mais les lettres lui laissaient un goût amer. Elles ressemblaient aux messages griffonnés sur les cartes postales : tout va pour le mieux, la cantine est correcte et nous allons bientôt en terminer avec les boches. Elles avaient le mérite de passer la censure, mais ne lui disaient rien des sentiments de son fils.

Lors de leur dernière rencontre, Delmas avait eu l'impression qu'il dépérissait, le trouvant éteint, incapable de sourire ou de profiter de sa permission. Pour lui changer les idées, il l'avait traîné au cinéma. Sans succès. Le fiston avait détesté ce qu'il avait vu sur l'écran. Le film n'avait rien à voir avec sa réalité. Les soldats français emplis de joie et de certitude, les décors de carton-pâte et les ennemis qui se laissaient tuer en poussant un cri de douleur le dégoûtaient. Le gouvernement mentait alors les gens ne pouvaient pas comprendre la réalité de la guerre. L'idée de remplir une obligation morale et patriotique n'était plus suffisante pour supporter la vision des corps en charpie et le bruit continu des hurlements.

En arrivant dans la cour de l'immeuble, Soubielle

aperçut l'homme posté à sa fenêtre, comme s'il n'avait pas bougé depuis la veille.

– C'est bien Vermeyre, confirma Delmas.

– Commençons par le bâtiment où logeait la victime, nous lui rendrons visite après.

L'inspecteur voulait éviter de revoir la jeune mère soupçonnée d'adultère car il avait eu honte de lui poser des questions indiscrètes, alors Soubielle s'en occupa. Elle habitait au cinquième, sous la chambre de Ménard. Deux portes donnaient sur le palier. À la première, personne ne répondit. L'autre s'ouvrit sur une jeune femme vêtue d'une épaisse robe de chambre, tenant un enfant en bas âge qu'elle berçait avec rudesse. Le gamin appréciait les secousses ; il riait et tapait du poing sur la poitrine maternelle.

– Vous connaissiez monsieur Ménard, le locataire retrouvé mort ?

– C'était un homme serviable, répondit-elle d'une voix peu assurée. Quand j'ai eu un problème avec mon poêle, il m'a proposé de jeter un coup d'œil et l'a réparé en un tour de main. Il a même refusé la pièce que je voulais lui donner.

Elle se souvenait avec émotion de cette petite fleur que son voisin lui avait faite et Soubielle imagina qu'elle n'avait personne dans sa vie pour prendre soin d'elle, d'où son sentiment de reconnaissance.

– Vous saviez ce qu'il faisait ?

– Il m'a dit qu'il travaillait dans une usine.

– Laquelle ?

Elle ne savait pas. S'il le lui avait dit, cela ne l'avait pas marquée, elle non plus.

– Il recevait des visites ?

– Je l’ai croisé avec une femme qui essayait de ne pas se faire remarquer. Elle se tenait en retrait et baissait la tête.

Une volonté de discrétion propre à une maîtresse, pensa Soubielle, peut-être même à une épouse volage se rendant chez un soupirant.

– À votre avis, étaient-ils amants ? risqua-t-il.

– C’est possible, répondit-elle, le rose lui montant aux joues. Ils se comportaient en vieux couple.

– C’est-à-dire ?

Elle haussa les épaules.

– Je les ai entendus se disputer pendant qu’ils montaient l’escalier. Elle lui faisait des reproches et il la suppliait de parler moins fort. Entre eux, il y avait de l’eau dans le gaz.

– De quel genre de reproches parlez-vous ?

– Ceux d’une femme en colère contre son mari. Elle était virulente. Mais une fois qu’ils sont entrés dans la chambre, je n’ai plus rien entendu. Le petit n’arrêtait pas de pleurer, à cause de sa dent.

– Quand est-ce que cela s’est passé ?

– Il y a huit jours.

– Pas de détonation à ce moment-là, même étouffée ? Ou un grand bruit semblable à un meuble qu’on renverse ?

– Non, je vous assure.

Cette question taraudait Soubielle d’autant plus que le coup de feu avait eu lieu au-dessus de l’appartement de la jeune femme.

– Que faites-vous de vos journées ? Vous restez à domicile avec votre enfant ?

– Avec les pénuries et les tickets de rationnement, je

passé mon temps dehors, à attendre dans le froid. Le pire, c'était le jour de la distribution de charbon à la mairie. J'avais un bon, mais ça a tout de même duré des heures. Heureusement, il y avait foule, des centaines de personnes serrées les unes contre les autres. J'ai croisé plusieurs voisins. Tout l'immeuble s'était donné rendez-vous là-bas.

Soubielle nota l'information. La concierge avait parlé du lundi 22 janvier, une date à vérifier pour chaque habitant.

– À part cette femme, avez-vous vu Ménard avec quelqu'un d'autre ?

– Il parlait avec Baudry, le petit grand-père du rez-de-chaussée, quelqu'un de gentil lui aussi.

– Il a quitté l'immeuble. Savez-vous pourquoi ?

– Aucune idée. Il me salue quand il me croise, mais nos rapports s'arrêtent là.

– Vous vous êtes rendu compte que Ménard n'empruntait plus l'escalier, ces derniers jours ?

– Au départ, je n'ai pas fait attention, mais à un moment, ça m'a traversé l'esprit car je ne l'avais pas entendu depuis un bout de temps. J'ai frappé à sa porte pour prendre des nouvelles, mais personne n'a répondu, forcément. Maintenant que j'y pense, ça me fait froid dans le dos.

Soubielle la remercia. Il se pencha pour faire risette au gamin mais celui-ci, brusquement réveillé, poussa des cris épouvantables. La femme essaya de le consoler mais rien à faire, il braillait tout ce qu'il pouvait. Le commissaire lui adressa un sourire contrit avant de retrouver Delmas un peu plus bas.

– Certains habitants ignoraient l'existence de Ménard, lui rapporta l'inspecteur. Ceux qui reconnaissent avoir

parlé avec lui sont d'accord sur une chose : c'était un homme discret, qui ne se faisait pas remarquer.

– La voisine a confirmé les propos de la concierge. Ménard fréquentait une femme qu'il ramenait chez lui. Son attitude montre qu'elle voulait passer inaperçue mais quand on cherche à se dissimuler, on attire parfois l'attention. En tout cas, Ménard et cette femme se comportaient comme un couple clandestin.

– J'ai eu la même information, mais rien de précis sur son identité. En revanche, le 22 janvier, une vieille femme a entendu un bruit de pétard dans l'immeuble. Elle a pensé à une parade militaire, alors elle ne s'est pas inquiétée. Elle s'en souvenait parce que son mari l'avait laissée seule à la maison.

– C'était pendant la distribution de charbon. En ces temps de pénurie, on ne rate pas une occasion pareille. La plupart des voisins y étaient.

Les deux policiers n'eurent pas besoin d'en dire plus, ils pensaient la même chose. L'immeuble étant déserté, c'était le moment idéal pour y commettre un crime. Une fois dans la cour, ils aperçurent les Vermeyre derrière la fenêtre.

– Arrêtons de les faire languir, dit Soubielle en désignant le premier étage.

L'homme guettait leurs pas dans l'escalier et leur ouvrit la porte à peine eurent-ils sonné. En ôtant son bonnet pour les saluer, il dévoila une couronne de cheveux blancs au-dessus de ses oreilles. Les verres épais de ses lunettes lui grossissaient les yeux. Son regard était trouble, insistant. En reconnaissant Delmas, il s'abstint de tout

commentaire. En revanche, il présenta son parcours à Soubielle. Autrefois, il travaillait aux postes, à la réception du public et il était fier d'avoir appartenu à cette belle administration. Maintenant qu'il était à la retraite, il avait le temps de réfléchir à la société.

– Nous cherchons des informations sur Ménard, lui dit Soubielle.

– Je m'en doute. Vous frappez à la bonne porte. C'était un taiseux mais à force d'insister, j'ai appris deux ou trois choses. Il venait d'Orléans, se disait veuf et travaillait chez Gibert, une petite usine d'armement, soi-disant parce qu'il voulait participer à l'effort de guerre.

Soubielle ne rebondit pas sur le « soi-disant » et le nom de cette fabrique ne lui disait rien.

– Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Je te laisse répondre, Jojo.

La femme rougit en entendant son petit nom mais s'expliqua volontiers. Elle nettoyait l'appartement une bonne partie de la journée car elle préférait bouger que se geler les fesses dans un fauteuil. En passant devant la fenêtre, il lui arrivait d'apercevoir les voisins et elle connaissait les habitudes des uns et des autres, sans doute mieux que la concierge.

– J'ai vu Ménard traverser la cour la semaine dernière en compagnie d'une dame. Il la tenait par le bras mais elle s'est libérée d'un coup sec. Après, ils sont entrés dans l'immeuble.

– Vous ne l'avez pas revu depuis ?

Elle secoua la tête.

– Où étiez-vous le lundi 22 janvier ?

– Nous sommes allés à la distribution de charbon, répondit Vermeyre après un instant de réflexion.

Ils n'étaient pas non plus chez eux ce jour-là. En faisant le compte, il ne restait dans l'immeuble que la vieille femme.

– Sa mort ne m'a pas surprise, souffla Jojo, j'avais un mauvais pressentiment.

– Pour quelle raison ?

Elle haussa les épaules, se frotta le bout des doigts. Elle ne savait pas comment l'expliquer autrement. L'intuition, le flair. Elle ressentait les choses.

– Vous vous attendiez à ce qu'il meure ?

– Pas exactement, reprit Vermeyre. Mais... comment vous dire ? Jojo et moi ne souhaitons qu'une chose, la victoire, le plus vite possible. C'est le but des lettres que nous envoyons à la police. Ménard se dissimulait avec cette femme et nous étions sur le point de vous en avertir. Je vais être honnête avec vous. Au début, je pensais qu'il travaillait en lien avec l'ennemi, à sa façon de chercher ses mots ou d'esquiver une question gênante. Lorsque je lui ai dit que je tuerais le premier boche venu sans états d'âme, il m'a adressé un vilain sourire.

D'où le « soi-disant », comprit Soubielle. C'était léger pour accuser quelqu'un d'espionnage mais la population voyait des ennemis partout. Il fallait renchérir dans la haine des boches, sous peine d'être soupçonné. Vermeyre faisait partie de ces hommes courageux loin du front. Les belliqueux de l'arrière tuaient des centaines d'ennemis, chaque nuit, dans leurs rêves.

– Maintenant, je n'en suis plus si sûr. Tous les habitants

de l'immeuble émettent leur petite hypothèse sur le meurtre et le crime passionnel a ses partisans. Peut-être Ménard a-t-il été la victime d'un mari jaloux ?

– Connaissez-vous Gustave Baudry ? Il occupe l'immeuble lui aussi.

Le couple échangea un regard entendu.

– Nous le tenons à l'œil. En apparence, c'est un homme courtois, qui s'absente régulièrement de l'immeuble pour retrouver sa famille. Je l'ai vu discuter avec Ménard à plusieurs reprises et ils avaient l'air de bien s'entendre. C'est une piste intéressante.

Soubielle les avait assez écoutés dégoïser. Il les remercia poliment pour entretenir leur foi en la police et les deux flics continuèrent leur enquête dans l'immeuble, sans rien apprendre de neuf. Au moins, ils tenaient une hypothèse sur la date du crime et la certitude de l'existence d'un témoin avec cette femme anonyme.

– Ménard agissant pour l'ennemi, est-ce crédible ? se demanda Delmas. Si les Vermeyre en avaient réellement eu le soupçon, ils nous auraient écrit une bafouille.

– Notre priorité consiste à établir l'identité du mort à la pipe. Demandez aux autorités militaires les dossiers sur les soldats portant le nom de Philippe Ménard. Même démarche auprès de la mairie d'Orléans pour vérifier son état civil. À partir de là, nous pourrions essayer de reconstituer son parcours. Nous devons prendre en considération l'hypothèse de l'espionnage. Si Ménard travaillait dans une usine de guerre, il pouvait recueillir des informations. Cela nous donne un atout car les activités liées à l'armée sont étroitement surveillées.

- Je vais vérifier auprès des établissements Gibert.
- L'autre piste fait partie des grands classiques, mais pour l'instant, elle reste mince.
- Trouver la femme, devina Delmas.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

HERVÉ DELOUCHE
CORRECTION

LISE CLAUDEL
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITE
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2026